

SCÈNE XIX.

MON AMI CLÉOBUL,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

par M. I. Arago,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU PALAIS-ROYAL, LE 25 OCTOBRE 1840.

PERSONNAGES.	ACTEURS	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LÉON	M. GERMA	Alm. ISABELLE	. Mile Pernon.
CLÉOBUL	M. DERVA	L. MARIA	. Mile Binon.
ANDRÉ	M. OSCAR		

La scène se passe à Paris, dans l'appartement de Léon.

Le théâtre représente une chambre à coucher. Un lit au fond, au milieu; portes à droite et à gauche du lit. Deux portes à droite et à gauche, troisième plan. Une cheminée à droite, deuxième plan. Deux croisées à droite et à gauche, premier plan. A gauche, un guéridon : quelques papiers, une écritoire et un éventail sur le guéridon ; une bergère à côlé; malles et cartons du même côté. A droite, sur la cheminée, deux flambeaux, une veilleuse, un cigare, etc. Fauteuils, chaises, etc.

SCENE PREMIERE.

MARIA, ANDRÉ.

Maria arrangeant des cartons et des effets.

ANDRÉ, à la porte.

Vous avez le cœur de me laisser ainsi à la porte?

MARIA.

Oui.

ANDRÉ.

Vous ne voulez pas que je vous aide à arranger vos malles et vos cartons? WARIA

Non.

Ça vous va donc que je m'en aille?

Oui.

ANDRÉ.

Je ne serai donc jamais votre mari?

Non.

ANDRÉ.

Oui, non, oui, non; c'est gentil une conversation comme ça. MARIA.

Pourquoi viens-tu la chercher?

Elle porte un carton à droite.

ANDRÉ ".

Parce que je suis une grosse dinde, une oie, une poule mouillée, un veau, tous les volatiles et quadrupèdes d'une basse-cour!

MARIA.

Il faut te corriger et devenir un homme.

ANDRÉ.

A quoi bon devenir un homme, quand on ne trouve pas de femme qui veuille être... votre femme?

MARIA.

Tu es riche, tu en trouveras.

ANDRÉ.

Je n'en veux qu'une, vous, cousine... m'accepteriez-vous, si j'étais pauvre?

MARIA.

Encore moins.

ANDRÉ.

Moins!... ce n'est guère possible.

MARIA.

Va-t'en; il est tard, monsieur va rentrer, et je ne veux pas qu'on te trouve ici.

ANDRÉ.

Puis-je-t'y revenir vous dire bonne nuit?

MARIA.

Il paraît que tu ne dors pas?

ANDRÉ.

C'est il donc possible de fermer seulement un ceil avec une passion aussi éveillée?... Depuis quinze jours, je n'ai pas même clignoté; j'écoute sonner toutes les heures, j'entends trotter toutes les souris de ma chambre, je savoure les miaulemens des chats de la cour qui roucoulent leur bonheur... Tenez, cousine, vous ferez de moi un véritable coucou; je ne m'en donne pas encore pour deux semaines qu'on ne voie à travers de mon corps... je m'en vas...

MARIA.

Eh bien, va-t'en.

ANDRÉ.

Comme vous saisissez le mot!... je veux dire que je m'en vais en... vapeur.

MARIA.

Bonsoir.

ANDRÉ.

Je peux-t'y revenir?

MARIA.

Oui, demain, après-demain... Vite, vite, va-t'en!

ANDRÉ.

Cousine, je m'en vas.

MARIA.

A demain.

ANDRÉ.

A ce soir.

Il sort.

* André, Maria.

SCÈNE II.

MARIA, puis LEON.

MARIA, rangeant toujours les cartons.

Il est ennuyeux, il est bête, mais il est fidèle, c'est déjà quelque chose... Bah! bah! nous verrons plus tard.

Elle fredonne.

Fiez-vous, fiez-vous aux vains discours des hommes.

LÉON, entrant.

Encore ce désordre!... Quel ennui d'habiter un hôtel garni!... Pas de visites d'amis ?...

MARIA.

Non, monsieur, mais une lettre, et comme monsieur m'a recommandé de ne les remettre qu'à lui seul, la voici.

Elle sort un instant à droite.

LÉON.

Donnez... (Ils'approche des flambeaux qui sont sur la cheminée. Lisant.) « Mon ami, je sais que » tu es à Paris depuis huit à dix jours... ingrat, » qui n'as pas encor revue ceux qui l'aiment !... » Nous avons ce soir raoût, après le bal de l'O- » péra... tu seras des nôtres, ou nous te désho- » norons! Ton ami, Farmilly.» (Parlant.) Toujours le même!... (A Maria, qui rentre.) Et ma femme?

MARIA.

Elle vous attend, monsieur.

LÉON.

Son appartement est-il prêt?

MARIA.

Il ne le sera que demain.

LÉON, à part.

Tant mieux!... (Haut.) Dites-lui que je suis rentré.

MARIA, apercevant Isabelle.

La voici, monsieur.

Maria rentre dans la chambre d'Isabelle.

CONTRACT.

SCENE III.

LÉON, ISABELLE, entrant par la droite.

LÉON, allant au-devant d'Isabelle.

Eh bien, mon Isabelle, es-tu satisfaite? es-tu enfin rassurée?

ISABELLE.

Ne vas-tu pas te faire un grand mérite de ta complaisance?

LÉON.

C'est-à-dire que je suis en admiration devant elle.

ISABELLE.

C'est rassurant pour l'avenir.

LÉON.

Je t'en prie encore, ne sois plus injuste dans ta jalousie.

ISABELLE.

Effacez donc de ma mémoire vos premières folies qui me font tant de mal.

LÉON.

Ne m'y prêté-je pas de toute la force de mon amour pour toi?... Tiens, récapitule... nous quittons Orléans pour venir à Paris passer quinze jours auprès de ta mère... tu choisis toi-même, dans un des plus beaux hôtels garnis de la rue du Helder, un appartement délicieux... et deux jours après, il te déplaît.

ISABELLE.

Je le crois bien... et ces deux impertinentes coquettes de vis-à-vis, qui semblaient prendre à tâche de me faire mourir par leurs petites mines, que vous ne compreniez que trop bien, monsieur?... et cette jeune veuve qui logesit sur notre carré, que le hasard vous faisait rencontrer matin et soir sur l'escalier?... et cette grande brune haute comme l'obélisque de Luxor...

LÉON, riant.

Ah! ah! ah!... Et la vieille douairière du premier, et la centenairé du second?... parole d'honneur, tu es folle!

ISABELLE.

Je n'en suis que plus à plaindre!

LÉON.

Enfin, nous voici presque installés ici, rue de Grammont, sans vis-à-vis, sans blonde, sans brune, sans obélisque... maintenant, serez-vous sage, ma chère et confiante moitié?

ISABELLE.

Oui, si vous me jurez à votre tour...

TÉON.

Encore !... le serment que tu vas me demander, je te l'ai fait deux mille fois au moins, depuis six mois que tu portes mon nom, que tu es ma femme, ma bien-aimée... je t'en prie, ne l'exige plus, ce serait vraiment m'exposer à un parjure...

ISABELLE.

Vous voyez bien que c'est encore là une me-

LÉON.

Va, rassure-toi, Isabelle, j'aurais trop de regrets d'une trahison.

ISABBLLB.

Merci...

AIR: Baiser au porteur.

Quand vous aves, sans rougir de l'injure,
Par d'autres feux humilié nos cœurs,
Vous vous croyes absous de ce parjure
En nous montrant vos yeux baignés de pleurs,
En nous montrant vos regards séducteurs!
Nous brûlons, nous, de bien plus chastes flammes,
Et sans jouer le rôle de martyr;
Que diriez-vous si le cœur de vos femmes,
Battait d'amour moins que de repentir?

LÉON.

Nous ne serons martyrs ni l'un ni l'autre, je l'espère, et cette retraite doit te rassurer... Ne t'a-t-on pas dit qui occupait cet appartement... avant nous?

ISABELLE.

Je ne l'ai pas demandé.

LÉON.

Sans doute, quelque jeune ménage comme le nôtre... il y a ici un parfum de modestie et de sagesse qui doit te plaire.

Il va à la cheminée à droite.

ISABELLE *.

Peut-être a-t-il vu les larmes de quelques femmes malheureuses et abandonnées.

LÉON

Peut-être les regrets d'un mari philosophe. (Il s'approche de la cheminée, après avoir inspecté la chambre.) Oh! oh! voici des traces de celui à qui nous succédons.

ISABELLE.

Des vers?

LÉON.

Non, de la prose. (Lisant.) « Je souhaite à mon » successeur, dans ce logement, un bonheur égal » à celui que j'y ai goûté...» (Parlant.) Voilà un vœu déjà réalisé, mon Isabelle.

ISABELLE.

Ètes-vous bien sincère?

LÉON.

Tu n'en doutes pas. Écoute encore. (Lisant.)

- « Catalogue alphabétique et abrégé de mes vic-» times... Angèle, Bathilde, Corinne, Danaë,
- » Brnestine, Fædora, Gulnare... »

ISABELLE.

Toutes les lettres de l'alphabet.

LÉON.

Le dernier nom Zulmé, nom tout-à-fait romantique.

ISABELLE.

C'est d'un ridicule...

LÉON, continuant à lire.

» Catalogue alphabétique et abrégé des femmes » qui ont victimé le pauvre Cléobul... Annette, » Benoîte, Claudine, Dolorès... » Toutes les lettres de l'alphabet.

ISABELLE.

Faites effacer sans retard toutes ces sottises.

Demain toute trace en aura disparu... As-tu reçu un mot de ta mère?

ISABELLE.

Oui, elle m'attend ce soir... est-ce que tu ne m'y accompagneras pas?

LÉON.

Non; tu sais, je suis un peu en froid avec mon beau-père; plaide ma cause; demain j'irai te rejoindre de très-bonne heure.

ISABELLE.

Ce n'est pas gentil... j'ai fait pour elle l'emplette d'un chapeau délicieux... veux-tu le voir? Léon.

Je le veux bien.

ISABELLE, appelant.

Maria !...

* Isabelle, Léon.

SCENE IV

LES MEMES, MARIA ".

18 ABELLE, à Maria.

Où est le carton de modes qu'on a apporté?

Dans la chambre de madame.

ISABELLE, à Léon.

Viens, mon ami.

LEON, la prenant sous son bras.

Tu sais qu'en fait de chiffons je ne suis guère connaisseur.

ISABELLE, s'en allant.

Il faut alors que le hasard te favorise, car tout ce que tu m'achètes est charmant et plein de goût.

TEAM

J'ai tant de plaisir à te voir belle!

Orgueilleux!

Ils entrent dans la chambre à droite.

SCENE V.

MARIA, seule, puis ANDRÉ.

MARIA, les regardant entrer.

Il a beau la cajoler, je parierais que c'est un trompeur... (Allant à la glace et arrangeant son bonnet. L'on frappe à la porte du dehors.) Ah! l'on frappe!... entrez! (André entre; Maria avec ennui, en le voyant.) Ah! c'est encore toi?

ANDBÉ.

Encore, et toujours moi, mamselle, je suis si bête!

MARIA.

Eh bien! que veux-tu?

ANDRÉ.

Je viens vous demander si c'est assez d'un boisseau de charbon pour tout finir, plaisirs et peine?

MARIA.

Tu es fou, André!

ANDRÉ.

Oui, fou de vous, je veux m'axphissier.

MARIA.

Quel age as-tu?

ANDRÉ.

Vingt-sept ans, aux melons.

MARIA.

Tant pis!... je ne voudrais aimer qu'un homme de vingt-cinq.

ANDRÉ.

Il y en a beaucoup de vingt-cinq qui en ont quarante; et si vous vouliez, mamselle, je n'en aurais que vingt-trois; car une bonne parole de vous, ca rajeunit.

* Léon, Isabelle, Maria dans le fond.

MARIA.

Tu es galant!

ANDRÉ.

Non, j' suis bête, et voilà tout.

Ala de Ma chaumière.

Je suis si bête! bis.

Qu' bien souvent de moi l'on a ri; Mais ça n'empêch' pas d'être honnête, Et i' suis sûr d' faire un bon mari...

Je suis si bête l bis.

DEUTIÈME COUPLET.

Je suis si bête! bis.

Qu' vous u'avez plus qu'à dire un mot, Et dans l'instant, donnant un' tête, Par la fenêtr' je fais le saut...

Je suis si bêta! bis.

MARIA.

Allons!... je verrai, je réfléchirai; es-tu content?

ANDRÉ.

Content!... c'est-à-dire que j'ai mille écus de revenu, bien plus!... trois mille francs de rente... que je suis roi de France, empereur d'Europe, autocrate, grand Turc, pacha à plus ou moins de... c'est-à-dire qu'un mot comme ça de vous, ça vous change du tout au tout, et...

Il tombe à deux genoux devant elle.

SCENE VI.

LES MEMES, ISABELLE, LEON".

ISABELLE.

Oh! oh! en compagnie!

ANDRÉ, toujours à genoux.

Oui , madame... M¹¹⁰ Maria et moi nous sommes cousines...

ISABELLE.

Cousins.

ANDRÉ.

Mais, madame, mamselle ne peut pas être mon cousin... (Il se lève.) Ah! il est vrai que je n' peux pas non plus être sa cousine... enfin, c'est égal... je veux dire que nous sommes parens.

ISABELLE.

C'est juste.

ANDRÉ.

Chez nous, à Clermont, je l'aimais déjà comme tout.... nos pères et mères voulaient nous marier... mais elle sautait, elle dansait, elle jouait avec tout le monde... sa tante Nicaude allant à Paris, elle l'emmena... moi, j'en fus bien triste... j'en maigris tant que j'en faisais pitié...

ISABELLE, à Maria.

Pauvre garçon!

ANDRÉ.

Ma bonne mère, qui savait ben d'où ça me ve-

* Maria, Isabelle, André, Léon.

nait, m'dit de partir pour Paris, et j'y vinsse. Depuis ce temps-là je poursuis Maria, ma cousine, partout; vous êtes venu hier habiter cet hôtel... moi, j'ai pris mon mien tout au-dessus.

MARIA, à part.

Ce qui n'est pas très-amusant.

ANDRÉ.

J'ai dix-huit cents livres de rente; je les lui offre avec mon cœur, ma main... elle refuse...

ISABELLE .

Voilà un amour touchant et vrai, sur lequel certaines gens feraient bien de prendre modèle. (Elle regarde son mari.) Et pourquoi, Maria, ne voulez-vous pas de ce brave garçon?

MARIA

Madame, j'ai d'autres idées.

ANDRÉ, tristement.

Ah! oui, elle a d'autres idées.

ISABELLE, à Maria.

Vous penserez à tout cela, mon enfant; un attachement comme le sien vaut une fortune.

ANDRÉ, avec joie.

Oh! que c'est bien dit!

LÉON, à sa femme.

Vas-tu lui faire de la morale?

ANDRÉ.

Oh! si j'osais, madame, je vous embrasserais. Léon.

Eh bien! voyons, ne te gêne pas!

Maria, je vais passer la nuit chez ma mère... Tâchez que l'appartement soit achevé demain de bonne heure.

MARIA.

Oui, madame.

Elle entre à droite.

ISABELLE.

Tu dois être bien fatigué, mon ami, j'espère que tu ne sortiras pas?

LÉON.

A dix heures? où veux-tu que j'aille?... j'ai blen assez de regret de te voir partir.

ISABELLE.

Hypocrite!... (Maria rentre, un carton à la main.) Maria, la voiture est-elle en bas?

MARIA.

Depuis près d'une heure, madame.

ISABELLE.

Descendez ce carton et faites attention... c'est un chapeau pour ma mère...

ANDRÉ.

Si madame voulait le permettre, je le descendrais, moi... et j'aurais l'honneur d'accompagner madame... il faut ménager les jambes des jeunes filles...

ISABELLE.

Volontiers... portez-le avec précaution.

ANDRÉ, le prenant.

Ce serait un pot de crême que je n'en renverserais pas une goutte. (Il va à la porte et trébuche.) Pas une goutte...

* Maria, André, Isabelle, Léon.

ISABELLE.

Bonne nuit, Léon !...

LÉON.

A demain, Isabelle.

Isabelle sort après André.

SCENE VII.

MARIA, LÉON.

MARIA.

Monsieur n'a besoin de rien?

Si... mes gants...

MARIA.

Je croyais que monsieur allait se coucher.

LÉON.

Mon chapeau.

MARIA, à part.

Oh! le scélérat!...

LÉON.

Que dites-vous là tout bas?

MARIA.

Je dis que madame a grand tort d'être méfiante.

LÉON, sévérement.

Vous devriez ajouter aussi que vous avez grand tort d'être raisonneuse.

MARIA.

On fait ses réflexions, voilà tout... (A part.) Oh! les traîtres!...

LÉON.

Maria, demain, quand ma femme vous demandera ce que j'ai fait après son départ, vous lui répondrez que je me suis couché.

MARIA.

Où?

LÉON.

Mais ici, je crois.

MARIA.

Moi, je n'en crois rien.

LÉON, impatienté.

C'est égal, vous le direz.

WARIA.

Oh! à la bonne heure! j'ajouterai même que vous avez dormi d'un profond sommeil, que vous avez fait des rêves délicieux... la paix de la conscience, cela fait passer une bonne nuit... Monsieur rentrera-t-il?

LÉON.

Oui, demain matin.

MARIA.

Sitot!

LÉON.

Il y a bal à l'Opéra... je tiens à întriguer tous mes amis.

MARIA.

Et toutes ses amies.

LÉON.

Vais-je m'amuser! (A part, en sortant.) Enfin, depuis six mois, voilà donc mon premier jour de

liberté!... Je sors par ici, pour abréger... bonne nuit. Maria.

Il sort par la gauche.

SCENE VIII.

MARIA, seule.

Il sort... il va au bal... si cela ne crie pas vengeance!... si cela n'est pas de la dernière indignité!... et l'on osera me soutenir en face que les hommes ne sont pas des monstres !... et l'on viendra me dire que l'on est sotte de vouloir rester fille...qu'il n'y a de vrai bonheur que dans le mariage!... Oh! non! non! je ne pense pas ainsi, moi, et la conduite de mon mari... si le malheur m'en donne un... sera la règle de la mienne.

AIR : Partie et revanche.

S'il est aimant, tendre et sincère. A lui seul mon cœur et ma foi ; S'il est vif, emporté, colère, Nous verrons qui fera la loi. S'il crie et s'il fait du tapage, Aussi fort que lui je crierai, Et s'il jure dans son menage, Eh bien morbleu! je jurerai. Oui, tetebleu! je jurerai.

SCENE IX.

ANDRÉ, MARIA.

ANDRÉ.

C'est fait... je n'al rien jeté par terre, et madame est contente de moi... Tiens! où est donc monsieur?

MARIA.

Monsieur est parti aussi.

André.

Pour la rejoindre?

Il est trop mari pour cela.

ANDRÉ.

Oh! que c'est mai!... Vous voilà donc seule, mamselle Maria?

MARIA.

Absolument seule.

ANDRÉ. Et vous n'avez pas peur ?

De quoi aurais-je peur?

ANDRÉ.

Les jeunes filles ont peur, et elles ne savent pas de quoi... et puis un hôtel garni, un appartement où vous n'êtes que depuis hier... On n'est pas fait à ça et on a peur... j'aurais peur aussi. j' suis si bête...

André... j'ai un caprice.

ANDRÉ.

Vrai? ma cousine... Eh ben! tant mieux... une

jeune et jolie fille doit en avoir... (A part.) Si c'était pour moi!

MARIA.

Voulez-vous me rendre un service?

ANDRÉ.

Non, un seul, c'est pas assez... mais deux, trois, dix, vingt, cent, oui... pariez; je suis là, corps et âme, tête et cœur.

MARIA

Yous allez descendre.

ANDRÉ.

Bien.

MARIA.

Vous entrerez chez la marchande de nouveautés du coin de la rue...

ANDRÉ.

Chez toutes...

MARIA.

Vous achèterez deux masques.

ANDRÉ.

Deux masques... J'en achèterai quatre.

MARIA.

Non... non... L'un... joli... coquet...

ANDRÉ.

Pour vous?

MARIA.

L'autre grand, vilain, pâle.

ANDRÉ.

Pour moi, c'est clair.

Puis, vous louerez un costume de Pierrot.

ANDRÉ, avec joie.

De Pierrot?... encore pour moi?

MARIA.

Bt yous reviendrez sur-le-champ.

Sur-le-champ et sur les pieds.

MARIA. Allez vite, je vous attends.

ANDRÉ.

Je vais vite, attendez-moi.

Il sort en courant.

SCENE X.

MARIA, seule.

Il en arrivera, ma foi, ce qu'il pourra; j'irai au bal, et j'intriguerai même monsieur... Ah! il n'a qu'à se bien tenir, car je suis décidée à lui tourner la tête... Et puis, André n'a jamais vu de bal, je m'amuserai de son étonnement... c'est un bon garçon, qui m'aime bien, et si j'étais raisonnable... Oui, mais je ne le suis pas, et André pourrait bien n'être jamais que mon cousin... J'entends du bruit... on monte vite l'escalier... serait-ce déjà lui?... non... c'est le pas de monsieur... je le reconnais... Ah! mon Dieu! mon Dieu! sauvons-

Elle souffle les bougies et se sauve par la porte à gauche des spectateurs.

SCENE XI.

CLÉOBUL, seul. Il entre rapidement et tout effaré par la porte du fond. A droite, une veilleuse éclaire seule la scène.

Ensoncés!... dépistés, pris au trébuchet... plus personne!... huissiers déroutés... quel bonheur! quel triomphe!... Je n'en peux plus... (Regardant autour de lui.) Eh mais! qu'est-ce que je vois?... une veilleuse, des effets, des caisses... le gite est donc habité?... comment! j'ai déjà un successeur !... oui... c'est cela... (Avec effroi.) Si l'on me trouve ici, on va me prendre pour un voleur!... moi qui me suis toujours laissé voler par tout le monde... Sortons; mais si je sors et qu'on me rencontre sur l'escalier, on dira que je viens de faire un mauvais coup. (Appelant à demi-voix.) Hola! hola! quelqu'un... monsieur! madame! mademoiselle! Personne!... D'un autre côté, si je gagne la rue, les chiens courans de mes créanciers vont me suivre, et connaître ma nouvelle demeure... que faire?.. Bon Dieu! que devenir! Oh! la position est trop difficile, il faut la tourner... je reste, c'est convenu... hier, ce logement était à moi, aujourd'hui il appartient à un autre... un homme poursuivi peut-être, comme je le suis... Le pauvre garçon a sans doute du cœur... il sera généreux, compatissant... je lui dirai... Qu'est-ce que je lui dirai?... Je lui dirai que je lui rapporte la clef que j'avais gardée par inadvertance... c'est cela... et pour que nul indigne soupçon ne puisse m'atteindre... ma bourse sur cette cheminée... elle n'est guère dodue la chérie... ma montre, c'est-à-dire la montre, que m'a prêtée Zénobie, à ce crochet. (Il pose sa clef et une lettre en même temps.) Et puis, allumons une bougie... Les voleurs travaillent dans les ténèbres; les honnêtes gens en plein jour. (Il allums une bougie qu'il porte sur le guéridon à gauche.) C'est ça... voilà ma conscience rassurée... Mais personne encore... j'ai hâte pourtant de voir figure humaine... de me justifier, de me donner un ami nouveau, peut-être... Eh! qui sait? le hasard a de si singuliers caprices! (Il examine partout.) A qui donc ai-je affaire?... Ouvrir un coffre, une malle, je ne peux pas me le permettre. (Il va au gueridon.) Un éventail... c'est donc une femme... j'en ai vu de si compatissantes... je suis sur qu'elle est jolie... Oh! jolie comme tout ce qu'on désire.

Il tient l'éventail à la main.

Air de la Sentinelle.
D'un frais carmin généreux protecteur,
Toi dont l'haleine effeuillerait la rose,
Qui du soleil attiédis la rigueur,
Et fais lever la brise qui repose;
Toi qui souvent sers de voile aux désirs,
Bel éventail, ô poétique emblème,
Ajoute encore à ses plaisirs,
Près d'elle amène les séphyrs,
L'amour y viendra de lui-même.

Il pose l'éventail sur le guéridon, et aperçoit le cigare.

Que vois-je encore? (Avec douleur.) O désillusion! ô chute fatale à soixante pieds du sol! un cigare à moitié consumé... de la cire à moustaches... Adieu, Marton; adieu, Lisette... je retombe dans le prosaïque... Allons', consolons-nous... Oui, mais comment?... Je suis harassé, éreinté... mes jambes fléchissent... la nuit est froide... pas de feu... les ladres, ils ne font pas de feu ! il est vrai qu'ils ne m'attendaient pas. (Apercevant une robe de chambre.) Ah! le ciel m'envoie une robe de chambre parfaitement ouatée... c'est qu'elle me va à ravir! (Il ôte son habit et passe la robe de chambre.) Maintenant écrivons à mon nouvel ami, dont j'ignore le nom. (Il s'assied près du guéridon pour écrire, et tourne le dos à la porte par laquelle entre André. Ecrivant.) a Moi, qui » ai eu tant de peine à trouver un logement, en » voici deux à ma disposition... heureusement je » n'en ai qu'un à payer, et c'est déjà trop ! » (On entend frapper à la porte de droite au fond.) Ale. ale! je suis pris. (On frappe encore.) Ma foi, c'est le coup de grâce... entrez.

SCENE XII.

CLÉOBUL, ANDRÉ.

ANDRÉ, en costume de Pierrot, deux masques à la main.

J' n'osais pas... j' suis si bête! (Apercevant Cleobul, qu'il prend pour Leon.) Ah!... pincé! i' bourgeois!...

CLÉOBUL, assis, prenant un ton d'assurance et sans se retourner.

Qu'est-ce que c'est?... Que me veut-on? (A part.) Jouons serré.

ANDRÉ.

C'est moi, monsieur... qui... c'est mol que...
CLÉOBUL, à part.

Il me prend pour son maître.

ANDRÉ, à part.

J'ose rien dire... je suis tout chose... cLiobul.

Voyons, qui?

ANDRÉ.

C'est moi, André Flamichon.

CLÉOBUL.

Ah! c'est toi, Flamichon...

ANDRÉ.

En propre personne, entouré d'un habit assez cocasse.

CLÉOBUL.

Et pourquoi es-tu ainsi entouré?

ANDRÉ.

Ah! une idée qu'a passé dans la tête de Mile Maria.

CLÉOBUL.

Maria a donc des idées?

ANDRÉ.

Plus que qui que ce susse... elle en est pétrie,

et toutes belles, joyeuses, surtout depuis une heure.

CLÉOBUL, à part.

Je n'ose pas me retourner.

ANDRÉ, à part.

S'il se retourne, il va se moquer de moi.

CLÉOBUL.

Quello a été la joyense pensée de MIIo Maria

Faut-il le dire?

CLÉOBUL.

Dis, dis.

ANDRÉ.

Elle voudrait aller au bal de l'Opéra avec moi.

Sans ma permission?

ANDRÉ.

Dam! Elle a dit comme ça: « Madame va coucher chez sa mère, monsieur va s'amuser avec ses amis, ils ne reviendront que demain pour déjeuner... faisons maison nette, amusons-nous aussi. » Elle ne savait pas que vous deviez rentrer.

CLÉOBUL.

C'est bien. Je lui donne la permission qu'elle ne m'a pas demandée. Qu'elle aille au bal, et toi aussi.

ANDRÉ.

Quoi! vous me tutoyez?

CI ÉOBUL.

Par amitié.

ANDRÉ.

Ah! monsieur, que vous êtes bon! J'peux t'y alors aller chercher Mile Maria?

CI. ÉOBUL.

Oui, va. Où est-elle?

ANDRÉ.

Chez elle apparemment. Je peux-t'y passer par

CLÉOBUL.

Oui.

ANDRÉ.

J' peux-t'y aussi y aller sous ce costume?

Oui.

ANDRÉ.

J' voudrais pas que vous me verriez. Je dois être trop laid comme ça.

CLÉOBUL.

Je ne te regarderai pas. (A part.) Et pour cause.

ANDRÉ, sur la pointe du pied.

Alors, je file! Ah! que vous êtes bon, monsieur, que vous êtes bon! (A part.) L'ai-je t'y échappé belle!

Il sort par la gauche.

SCENE XIII.

CLEOBUL, seul.

Autant de gagné et d'appris. Je sais maintenant tout ce qu'il m'est important de savoir... hormis le nom du maître, dont à la rigueur je puis me passer. Je vais donc achever ma lettre, et dormir ensuite jusqu'à demain, comme si j'étais chez moi. Ce papier sur la table, qu'il lui crève les yeux. Quant à moi, je me couche... On me traitera peut-être de fou, c'est possible ... j'aime mieux Charenton que Clichy.

AIR des Scythes.

Faquins d'huissiers à l'âme de tigresse,
Adroits phraseurs au langage mielleux,
Ardens recors, limiers de la jeunesse,
Grâce au sommeil qui pèse sur mes yeux,
Je vais enfin dormir libre et joyeux:
Qu'un songe heureux, vengeur de ma disgrâce,
Me fasse huissier, de protêts enrichi,
Et qu'à mon tour usurpant votre place,
Je puisse tous vous conduire à Clichy!

Duel bonheur de vous voir à Clichy! bis.

(Il se couche en se couvrant du manteau de Leon) Le lit toujours délicieux, je le connais. (Il soupire) Ah! c'est une belle invention, qu'une couche aussi moelleuse! cela nous vient de l'Orient, de quelque pacha ayant deux ou trois cents favorites dans son harem. (Il s'endort et rêve en prononçant quelques vagues paroles.) Bonne nuit. Adieu, Rosine. Adieu, Julia. Adieu, Grippe-Sous.

Musique en sourdine pendant laquelle entre Léon.

SCENE XIV.

CLEOBUL endormi, LEON par le sond à droite.

LÉON.

Ma foi, qu'ils m'appellent hypocrite s'ils le veulent, libre à eux... Si je passais la nuit à ce bal avec tant d'étourdis, j'aurais trop de peine à m'en détacher demain; et puis Isabelle me tiendra compte de mon sacrifice. Couchons-nous. Ciel ! oh! ciel! un homme ici, chez moi! est-ce un piéget une trahison? (Il s'approche, après avoir pris la bougie, sur le guéridon, et écoute.) Il dort! (Se rapprochant du lit.) Mais c'est qu'il dort profondément! Oh! tant mieux, cela me rassure; car si c'était e voleur ou un amoureux, il serait éveillé. (It và poser la bougie sur le guéridon et voit la lettre.) Un papier ! un écrit ! voyons. (Il lit.) « Mon cher et digne ami, pardonne-moi si je » prends pour cette nuit seulement le lit que je » t'ai cédé hier. » (Parle.) Tiens, mon prédécesseur! (Continuant.) « Des coquins de créanciers » me forcent à cet emprunt, que tu comprendras » àmerveille si tu as une âme ouverte aux séduc-



» tions de la capitale. Je sais que tu ne rentreras » que demain, et que ta femmeest chez sa mère. » (Parle.) Comment le sait-il? (Continuant.) « Ne n'en veuille donc pas, mon bou camarade... p mais si par hasard tu changeais d'avis, respecte » mon sommeil et souhaite-moi une bonne nuit. » Eh bien ! voilà, par exemple, un effronté sans gêne ! Notre explication sera courte, mon bon monsieur. mon cher petit ami. Oh! oh! sa bourse! Décidément, ce n'est pas un voleur... Il paraît qu'il a confiance en moi. Du reste, il ne risquait pas grand'chose. Je m'y perds. (Il aperçoit la lettre sur la cheminée, et il lit à la clarté de la bougie.) a A monsieur Cléobul de Maleci, rue Saint-Au-» gustin, 15. » M. Cléobul de Maleci, soyez le bien venu. Il m'a donné l'exemple de l'indiscrétion ... ainsi je puis ... (Il ouvre la lettre et lit.) « Monstre! voilà deux rendez-vous où tu ne viens » pas... si tu manques au troisième, je me venge. » Je serai ce soir à ton nouveau domicile à dix » heures et demie précises. Zénobie! Ah! vous prenez ma place, maître vaurien!... voyons si la vôtre pourra m'offrir quelque compensation.

Il écrit en chantant le couplet suivant.

AIR : J'en guette un petit de mon age.

Eh mais! vraiment, tout s'arrange à merveille;
Puisque tu viens te coucher sur mon lit,
Je vais, morbleu! te rendre la pareille;
Dors en repos, faquin, et bonne nuit!

Il va s'asseoir au guéridon et écrit.

Mais pour user d'une égale franchise,
Si je permets que tu loges chez moi,
Ma place doit être chez toi,
A moins qu'on ne l'ait déjà prise.

Cet écrit dans sa poche, avec sa lettre. (Il va prendre la bougie sur le guéridon.) Et maintenant, assurons-nous si Zénobie se vengera comme elle l'a promis; cela vaut encore mieux que le bal... rue Saint-Augustin, 15.

Il sort et ferme la porte du fond à droite avec un peu de bruit.

SCENE XV.

CLÉOBUL, seul, se réveillant en sursaut.

Eh! qui va là? un protêt, une assignation... Peste soit des importuns qui me réveillent! on ne peut pas reposer tranquille dans cette maison. Si jamais on m'y rattrape!...

On frappe à petits coups à la porte de d'oite.

SCENE XVI.

CLEOBUL, ANDRE dans la coulisse.

CLÉOBUL.

Je ne m'étais pas trompé.

ANDRÉ, en dehors.

Dormez-vous, monsieur?

CLÉOBUL.

Non.

André.

Tant mieux ! N'est-ce pas que vous avez permis à mam'selle Maria d'aller au bal?

CLÉOBUL.

Oui.

ANDRÉ.

Et que je peux l'accompagner?

CLÉOBUL.

Oui.

ANDRÉ.

Elle ne voulait pas me croire.

MARIA.

Ainsi donc, nous y allons?

. .

Allez au diable.

MARIA.

Nous y allons. Merci, monsieur. Bonne nuit.

SCENE XVII.

CLEOBUL, seul.

Bonne nuit, bonne nuit... Et les bourreaux m'éveillent à chaque instant.

Il chante.

Ala: Dormez donc, mes chères amours.

O toi qui combles tant de vœux, O toi, bonheur des malheureux, Pesant sommeil, ferme mes yeux... Accours à ma voix qui t'implore,

Et que ma nuit soit douce encore...

Il tire un peu les rideaux et s'endort; l'orchestre achève
l'air, lentement et pianissimo. Isabelle entre par la
gauche, sur les dernières notes de l'air.

SCENE XVIII.

CLEOBUL endormi, ISABELLE.

ISABELLE, entrant à pas de loup un bourgeoir à la main.

Ah! le ciel soit béni! me voilà heureusement punie de mes indignes soupçons. Moi qui l'accusais, qui le calomniais! Ma mère avait raison de le défendre et de s'opposer à mon départ. (Appelant doucement.) Léon, dors-tu? Pauvre ami, il respire avec un calme, avec une sérénité qui me font rougir de ma jalousie. C'est vrai cela, nous sommes trop souvent les ennemies de notre repos. (Elle va allumer une bougie à la cheminée.) Tiens, une montre! Oh! qu'elle est jolie! encore une attention dont je l'aurais cru incapable... je voulais changer la mienne, et il y a pensé. (Elle commence à se déshabiller et dit.) C'est presque dommage de le réveiller.



AIR :

Il était là calme et sincère,
Ne troublons pas son doux sommeil.
Ah! j'ai bien f-it de fuir ma mère,
Je vais attendre son réveil.
En ce moment quelque beau rêve
Doît le berder etitre ses bras,
Eh bien! que le songe s'achève,
Tâchons qu'il ne s'éveille pas.

DEUXIÈME COUPLET.

Oui, c'en est fait, la défiance Ne viendra plus froisser mon cœur. Oui, je lui dois ma confiance, Car je lui dois tout mon bonheur. Il est trop juste, ce me semble, Lorsque je viens ici veiller. Que nous puissions causer ensemble: Allons, il faut le réveiller.

(Blle se decoiffe.) Ce que c'est pourfiint, on vient pour une vengeance, et c'est une récompense que l'on accorde.

CLÉOBUL, se réveillant, à voix basse, entr'ouvrant tes rideaux.

Dieu! grand Dieu! quelle vision!

ISABELLE, à demi-voix, à part.

Il ne faut pas le réveiller en sursaut, cela fait mal.

CLEOBUL, assis sur le bord du lit.

Je suis en extase! et je tremble!

15ABELLE, se dirigeant vers le lit.

Et un petit baiser sur le front.

ISABELLE, près du lit.

Ciel! au secours! (Elle se précipite vers la porte. Cléobul s'étance et la lui masque.) Grâce... pttié!

CLÉOBUL".

Ah! vous n'avez rien à redouter, madame!

ISABELLE, dans le plus grand trouble.

Maria!... Leon !

CLÉOBUL.

Sortis tous deux, tous deux absens.

ISABELLE.

C'est impossible.

CLEOBUL.

Sortis, vous dis-je... Mais, au nom de votre réputation, de votre honneur, calmez-vous!

ISABELLE, de même.

Que faire?... que devenir?... (S'apercevant que sa poitrine est découverte.) Grand Dieu!

Blie se couvre de son écharpe, qu'elle a déposée en entrant.

CLÉOBUL, avec respect.

Ata : Faut l'oublier.

D'où peuvent naître vos alarmes?
Ange du ciel, rassurez-vous...
C'est un esclave à vos genoux,
Craintif à l'aspect de vos charmes...
Loin d'augmenter votre embarras,
Je m'incline en votre présence,
Et pour moi seul je tremble, hélas!...
C'est comme Dieu, dans sa puissance,
Qu'on adore et qu'on ne voit pas.

* Isabelle, Cléobul.

ISABELLE.

Au nom du ciel, qui éces-vous, monsieur?

Un induvals sujet, un fou, un étourdi :... tout 'ce que voits voudres... mais un ben garçon... -

N'importe, qui que vous soyes, sortes, monsieur, sans ajouter un mot...

CLÉONIT.

C'est au moins de l'imprudence, et je tiens à vous prouver...

ISABELLB.

Quoi donc?

CLEOBUL.

Que dans tout ceci le hasard setil... et pan votre mari, qui est 'alle réjoindre ses amis... et Maria et l'autre imbéclie, qui ont voutu aller la bal de l'Opéra... Au surplus, la cief devait être rendue, je ne pouvais pas décemment la garder, vous comprénez... j'arrive, des meubles, des effets en désordre, la cire à moustaches, un cigare consumé... (A part.) Je étois que je patauge.

THABELDE.

De quel péril suis-je donc menacée?

Ce que je vous dis, madame, n'est-il pas assez clair? (A part.) Elle est ravissante!

ISABELLE.

Oui, monsieur, il est clair que vous êtes un honnête homme, un de ces honnêtes gens qui s'introduisent la nuit dans les maisons désertes pour...

CLÉOBUL.

Eh! eh! madame, vos suppositions à perte de vue peuvent me blesser.

ISABELL**E**.

Mais alors, monsieur, qui étes-vous? voyons, parlez, mais soyez bref.

CLÉOBUL.

Bref, soit... cependant il faut que vous me compreniez...

ISABELLE.

Tout ceci est en effet fort incompréhensible. CLÉOBUL.

Ah! madame, que vous êtes heureuse de votre sort!

ISABBLLE.

Comment cela?

CLÉOBUL.

D'abord, vous êtes femme, c'est beaucoup... ensuite, vous êtes jolie femme... c'est davantage.

ISABELLE, impatientée.

Après, monsieur, après...

CLÉOBUL.

Moi, je ne suis ni l'un ni l'autre, et le ciel semble s'être joué de moi en me faisant naître homme à passions ardentes...

ISABELLE, à part.

Ma frayeur redouble.

CLEOBUL.

Les passions, quand elles débordent, vous en-

trainent à mille sottises, à mille désordres... on voit le monde... on s'y jette avec transport, on aime, on se croit aimé, la désillusion arrive, puis les larmes, le désespoir... Alors on va au bal, au jeu, aux courses, aux fêtes; l'argent circule, roule, s'engouffre... la gêne arrive... on emprunte diz mille, vingt mille francs... on vous compte le quart, le tiers, la moitié de la somme, quand vous avez affaire à un très-honnête usurier... Puis vient le jour de l'échéance, on n'est pas en mesure, on reçoit force papier timbré, on est poursuivi, traqué dans chaque rue, dans chaque carrefour... et pour éviter certaine délicieuse maison de campagne, située sur la route de... Clichy, on change de domicile, on ne sort que la nuit, à la clarté de la lune, protectrice adorée de quiconque a trouvé du crédit sur sa bonne mine... Mais quand vous avez dépisté vos voraces sangsues, un beau soir, on vous aperçoit, on vous suit à pas de loup, on s'assure bien du domicile où vous êtes entré... on vous y croit le lendemain, tandis que vous en êtes sorti avant le lever du soleil, et c'est à recommencer les jours suivans... Cette histoire, madame, est celle de tout adolescent de bonne famille à demi-ruiné par mille causes diverses... cette histoire est celle de Cléobul, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

ISABELLE, qui pendant ce récit s'est peu à peu rassurée.

J'entends bien, monsieur; mais pourquoi celogement, et pas un autre?

CLÉOBUL

C'est qu'il m'appartenait hier, madame, et que je le croyais vide encore; à preuve, je l'ai ouvert avec la clef que j'avais oublié de rendre au mattre de l'hôtel.

ISABELLE.

Je comprends... Cependant vous m'aves parlé de mon mari, vous le connaissez donc?

CLÉOBUL, embarrassé.

Oui, madame, mais fort peu... nous nous sommes compus autrefois, à Bordeaux?

ISADELLE.

It n'y a jamais été.

CLÉGBUL.

Alors, à Lyon?

MADELLE.

Ni à Lyon.

GLÉGBUL.

Il a pourtant 666 quelque part... Il 6626 alors fort léger, fort querelleur, s'est-it un peu amendé? Mais vous ne m'écouter pas, madame!

ISABELLE, à part.

Comment: personne no viendes. L. R. Lon. où peut-il être?

CLEARDS,

Est-ca que vous douteries encare de me benne. foi, de ma loyauté?

ISADELLE,

Mais, monsieur.,

CLÉOBUL.

Eh bien! pour ne plus laisser de nuages sur vos yeux, madame, je vais me justifier tout-à-fait! (Il fouille dans sa poche.) Voici des lettres, des papiers, voyez, madame... (Il lit en lui montrant.) A. M. Cléobul, protêt, assignation; ce n'est pas ça... A. M. Cléobul... voici encore... (Il déplie le papier écrit par Léon.) Ciel! que vois-je?

ISABELLE.

Quoi donc?

CLÉOBUL.

Je suis perdu, trahi!... votre mari me déshonore, madame!

ISABELLE.

Expliquez-vous, de grâce.

CLÉOBUL, lui donnant un papier.

Tenez, voilà qui vous apprendra le reste.

ISABELLE.

Oui, son écriture. (Lisant.) « Je vous cède ma » chambre, puisqu'elle vous est nécessaire, mais » je vais prendre la vôtre, car il faut que je passe » la nuit quelque part... c'est un échange que » j'accepte pour une fois seulement... Bonsoir, » donc, mon cher ami Cléobul... » (Parlant.) Eh bien. monsieur?...

CLÉOBUL.

Vous ne comprenez pas, madame, vous ne pouvez pas comprendre.

ISABELLE.

Quoi donc?

CLÉOBUL.

Que j'ai un rendez-vous... un rendez-vous d'affaires avec Mile veuve de Zénobie, qu'elle m'attend chez moi, qu'elle y est, qu'il est avec elle, qu'elle avait juré de se venger.

MABBLLE.

Grand Dieu! il le savait donc?

CLÉOBUL.

Ce papier, qu'il a couché côte à côte avec la lettre de ma perfide, ne dit-il pas assez qu'il l'a lue, l'infâme indiscret?

ISABELLE, dans une grande agitation.

Mais, que faites-vous là, monsieur? partez!... courez!... mais, hâtez-vous done! ou plutôt, attendez, je vous y accompagne... Je l'entends, taisez-vous et vengeons-nous.

CLÉOBUL

Mais, pour cele, il ne fallait pas l'attendre.

Asseyez-vous là!

CLÉOBUL.

J'obéis.

ISABELLE.

De la tendresse.

CLÉOBUL.

Oui, à pleins bords!

Ils sont assis à la gauche.



SCENE XIX.

LES MÉMES, LÉON *.

LÉON, à part, dans le fond.

Ciel! ma femme! Écoutons!

ISABELLE, minaudant, à Cléobul.

Mais je vous jure, monsieur, que cela ne se peut pas, que cela est impossible.

CLÉOBUL.

Pourtant, si vous le vouliez bien, ma chère amie... (A part.) Je crains qu'il ne me tombe dessus.

LÉON, à part.

Que disent-ils donc?

ISABELLE, à Cleobul.

Et puis cette tendresse d'enfance que vous me rappelez doit se taire aujourd'hui devant mon devoir.

CLÉOBUL.

Eh! madame, en ménage le devoir est si ridicule lorsqu'un seul s'y soumet, lorsqu'un seul est esclave!

LÉON, à part.

Quelle morale!

ISABELLE.

Voudriez-vous me faire croire à l'infidélité de Léon?

CLÉOBUL.

A Dieu ne plaise, ma cousine!

LÉON, à part.

Sa cousine!

CLÉOBUL.

Cependant, où est-il en ce moment? qui sait où il a passé la nuit? sans doute chez quelque Maria, chez quelque Agathe, chez quelque Zénobie.

LÉON, à part.

Le scélérat!

ISABELLE.

Écoutez-moi, Cléobul.

LÉON, à part.

Cléobul! C'est trop fort!

ISABELLE.

Si vos suppositions ne sont pas des calomnies, si mon mari est un infidèle, un perfide...

CLÉOBUL.

Un traitre!

ISABELLE.

Oui, un traître... je vous promets, je vous jure...
LÉON, se montrant **.

Quoi donc?

ISABELLB.

Ciel! vous étiez là!

CLÉOBUL, à part.

Il y a mordu!

LÉON.

Oui, madame, j'étais la, et je désire savoir ce

que monsieur, ce que votre cousin, dont je n'ai jamais entendu parler, avait de si pressant à vous dire, qu'il soit venu à près de minuit pour ses confidences.

ISABELLE.

On n'est pas toujours maître de choisir ses heures, on prend celle où nul importun ne vous fatigue de sa présence. Mais vous, monsieur, d'où venez-vous?

LÉON.

Vous devriez être chez votre mère, ce me semble.

ISABELLE.

Comme vous ici, je crois.

LÉON.

Moi, j'ai trouvé ma place prise.

ISABELLE.

Parce que vous l'aviez quittée.

LÉON.

Il m'en a fallu une autre.

CLÉOBUL.

Que je n'aurais pas dû quitter, moi non plus, à ce qu'il paraît.

ISABELLE.

Mais enfin, qu'avez-vous fait pendant mon absence?

CLÉOBUL.

Oui, monsieur, qu'avez-vous fait?... (A part.)
Je dois être jaune comme un citron!

LÉON.

Oh! mon Dieu! rien de plus simple!... Lors- 'que après une petite promenade dans la rue, afin de prendre l'air et me consoler de ton absence, je suis rentré, j'ai trouvé monsieur mollement étendu sur mon lit et dormant d'un sommeil tranquille.

CLÉOBUL.

Repos du juste, monsieur.

LÉON.

J'ai craint d'abord un malheur... mais je me suis bientôt rassuré en songeant à toutes les vertus qui te distinguent, à ton amour inaltérable pour moi, mon auge.

CLÉOBUL, à part.

S'il a parlé comme ça à Zénobie, je suis tout ce qu'on voudra.

LÉON, à Isabelle.

Monsieur, en homme de bonne maison...

CLÉOBUL.

Vil flatteur!

LÉON.

Avait laissé, pour me prévenir, un billet ouvert sur cette table, je l'ai lu, et, bien convaince de la pureté de ses intentions, par générosité je lui ai cédé ma chambre et j'ai franchement accepté la sienne.

CLÉOBUL.

Je ne yous l'avais pas offerte, monsieur :



[·] Isabelle, Cléobul, Léon.

^{**} Isabelle, Léon, Cléobul.

LÉON, vivement.

Est-ce que je vous avais offert la mienne, moi? CLÉOBUL.

Et dans cette chambre, qu'y avez-vous trouvé? ISABELLE, vivement.

Oui, oui, monsleur, voilà le crime! Qui avezvous trouvé dans cette chambre?

Dans la chambre? personne... mais dans la serrure...

CLÉOBUL.

Zénobie dans la serrure?

LÉON.

Dans la serrure un billet ...

CLÉOBUL.

En pattes de mouches.

Presque illisible.

CLÉOBUL.

C'est bien elle!

LÉON, récitant le billet.

« Monstre! » T, h, r, e.

CLÉOBUL.

C'est son orthographe!

LÉON, de même.

« Monstre!... »

CLÉOBUL.

Connu t

LÉON, de même.

« Vous n'êtes pas encore au rendez-vous... » Ernest m'attend pour me venger...» V, a, n, g tout court.

CLÉOBUL.

Elle était pressée.

ISABELLE.

Mais ce rendez-vous de cette Zénobie avec monsieur, vous le saviez, et alors votre conduite est horrible, intolérable, criminelle!

LÉON.

Ce rendez-vous, je l'ignorais!

CLÉOBUL, à part.

Lâche suborneur! (Haut.) Vous l'ignoriez! Et ce billet de votre main?

En réponse à celui que j'ai trouvé sur la table. ISABELLE, à Léon.

Monsieur, c'est arrêté, demain nous quittons Paris.

CLÉOBUL.

Vous ferez bien, madame; l'air y est pernicieux pour les jeunes ménages, sans parler des autres. LÉON.

A la bonne heure... mais à mon tour, souffrez que j'interroge... Depuis quand monsieur est-il notre cousin?

ISABELLE.

Depuis que vous nous écoutiez.

CLÉOBUL.

Voilà... mais, hélas! pas même cousins à la mode de Bretagne.

LÉON.

Va, mon ange, je n'étais pas jaloux.

CLÉOBUL, à part.

Le fat!

Il quitte la robe de chambre et remet son habit.

ISABELLE.

En effet, il faut aimer pour cela; mais il n'est pas toujours prudent de s'exposer à de semblables épreuves.

CLÉOBUL, avec satisfaction.

Diable! ça a l'air de me regarder.

SCENE XX.

LES MEMBS, MARIA, ANDRÉ, sale et en lambeaux *.

ANDRÉ.

Holà! eh! holà! eh!... je suis moulu, brisé, disloqué!

MARIA.

Ciel 1

ANDRÉ, à part.

Monsieur et madame!

MARIA, à part.

Et un étranger!

LÉON, courrouce.

Qu'est-ce que c'est que cette mascarade, je vous prie?

ANDRÉ.

Mais, monsieur, nous venons du bal.

LÉON, courrouce.

De quel bal?

ANDRÉ.

De celui de l'Opéra; c'est-à-dire que nous venons de la porte du bal, voilà tout.

LÉON.

C'est bien assez, vraiment... expliquez-vous.

ANDRÉ.

Voyez, monsieur, si ce n'est pas guignonnant... si c'est pas crispant... nous étions partis d'ici, frais, gaillards, pleins d'idées rieuses et bouffonnes, j'étais fier comme un paon...

LÉON.

Après, après.

ANDRÉ.

Arrivés là, sous le puéristyle, comme ils disent. v'là que Maria pousse un cri... ale. Qu'avez-vous? que je lui dis tout bas; elle ne soufsle mot, et la foule faisait de nous de véritables sardines en baril... Aïel aïe!... elle récidivait... T'as quelque chose, Maria. (Je me suis permis de la tutoyer.)

* Isabelle, Léon, Cléobul, André, Maria.

— Oui. — Quoi? — On m'a pincée... — Pincé?... Oh! alors je ne fais ni une ni deux, de la tête et du poing je mouline en cadence, je reçois quelques bourrades, des coups de pied assez bien appliqués, et l'on me pousse comme un tonton, assez loin de la porte, où Maria ne veut plus se présenter.

Et qui vous avait permis d'aller au bal de l'Opéra?

ANDRÉ.

Qui? qui? vous, monsieur.

LÉON.

Moi.?

MARIA.

Vous, puisque vous m'avez dit que vous y alliez aussi.

ISABELLE, en colère, à Leon.

Comment! vous alliez au bal de l'Opéra?

LÉON.

Elle rêve, ils révent tous.

ANDRÉ.

Oui, monsieur, nous vous l'avons demandé à travers cette porte.

LÉON.

A moi, vous êtes fou!

ANDRÉ.

Puisque vous me l'aviez déjà permis quand j'étais là, que je vous disais de ne pas me regarder, que je n'étais pas beau du tout.

LÉON.

4 Je ne comprends rien à ce bavardage.

CLÉOBUL*,

Permettez, permettez, vous comprendrez tout, un mot suffira... j'avais usurpé votre place, j'en usais pour donner des permissions.

* Isabelle, Léon, Cléobul, André, Maria.

ANDRÉ.

Comment, c'était, vous l vous n'étiex pas beau en robe de chambre.

ISABELLE, sévèrement.

Puisque Maria sort ainsi la nuit au bras de quelqu'un, désormais nous nous passerons de ses services.

MARIA.

Je voulais, madame, vous demander mon compte, car je me marie.

ANDRÉ, avec inquiétude.

Avec qui?

MARIA.

Avec celui qui sait si bien me défendre, avec mon cousin.

ANDRÉ.

Oh! Dieu! Dieu... oh! Dieu! je ne souffre plus, et j'aurais voulu en recevoir davantage.

CLÉOBUL.

Monsieur, madame, j'aurai l'honneur de vous remercier de l'hospitalité que vous avez bien voulu m'accorder.

LÉON.

Monsieur, nous partons demain pour Orléans.

Et nous pour Clermont.

LÉON.

Adieu Paris!

André.

Adieu surtout l'Opéra, et si jamais on nous y repince!...

CHOEUR FINAL.

AIR de Dieu vous bénisse.

Chiez nous désormais plus d'orage, Plus de menaces, plus de cris; Pour que la paix règne en ménage, Hátons-nous de quittez Paris.

FIN.